1re Année. — N° 21. **Quinze centimes le numéro à Paris** Le 24 Novembre 1864.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	**10** fr.	**6** fr.
Etranger	**12**	**7**
Outre-Mer. . . .	**14**	**8**

On s'abonne au bureau du journal ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez M. LEDOYEN et chez tous les autres libraires.

L'abonnement part du 1er Juillet ou du 1er Janvier

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

BUREAUX : Rue de l'Abbaye-Montmartre, 6. — Vente au numéro, chez LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.

Paris, le 24 Novembre

LETTRES D'UN CHRÉTIEN SUR LE SPIRITISME

SEPTIÈME LETTRE

Paris, le 25 juillet 1863.

A Mademoiselle Clotilde Duval, à Valence

CHÈRE CLOTILDE,

« L'inégalité des conditions, dit Pezzani, comme l'inégalité des intelligences et des penchants moraux, est inexplicable quand on n'admet pas le dogme antique de la préexistence. S'ils n'apportaient en naissant que le péché originel, égaux en ce point, les hommes ne devraient pas être soumis à des conditions inégales. Pourquoi le plus grand nombre serait-il condamné aux épreuves les plus cruelles, aux peines les plus affreuses ! Il faut dire ou que Dieu est injuste, ou que les hommes ont mérité les positions diverses où ils ont été placés. Avec notre système, tout s'enchaîne, tout se comprend ; sans lui, tout sur la terre est hasard, fatalité, désordre et chaos.

» L'hypothèse de la préexistence a de nombreux avantages. Sans elle, l'ordre terrestre n'est pas harmonique avec l'ordre des autres mondes inférieurs et supérieurs. Les biens, les maux, les conditions, la fortune, tout est dispensé au hasard. Supposez la préexistence, tout s'explique: la vie actuelle est une conséquence de l'existence antérieure ; chacun, pendant l'épreuve et l'expiation est traité selon ses mérites.

» La préexistence seule rend un compte suffisant de l'inégalité des intelligences et des penchants moraux. Or, cette inégalité, confirmée par l'expérience journalière, ne peut être sérieusement niée, même par les adversaires de la science phrénologique. Quel philosophe admettrait aujourd'hui l'opinion d'Helvétius?

» Remarquons que ce dogme a toujours été, avant l'ère chrétienne, la forme qu'a prise le sentiment du péché originel. Philolaüs le pythagoricien, au rapport de Clément d'Alexandrie, enseignait que *l'âme, en expiation de certaines fautes, est ensevelie dans le corps comme dans un tombeau*; et saint Clément ajoute que cette opinion n'était point particulière à Philolaüs, que les théologiens et les prophètes les plus anciens rendaient le même témoignage. Platon et Timée de Locres ont cru aussi que nos âmes expient sur la terre des crimes commis dans une autre vie. C'était également la doctrine des Orphiques. Si bien que, lorsque les docteurs du Christianisme ont excipé des traditions antérieures pour établir l'universalité du dogme du péché originel, ils ont dû nécessairement se heurter contre l'hypothèse de la préexistence. Les anciens, plus rapprochés des traditions primitives, n'ont jamais dit que la faute du premier homme pesait sur tous ses descendants ; ils ont unanimement enseigné, au contraire, que chacun, en venant au monde, avait mérité, par des péchés antérieurs, les douleurs de l'épreuve terrestre.

» Nous avons cité ailleurs ce qu'en pensait Ballanche.

» Chacun de nous est un être palingénésique qui ignore sa transformation actuelle, *et même ses transformations précédentes.* La vie que nous menons sur la terre, cette vie renfermée *entre une naissance apparente et une mort également apparente*, n'est dans la réalité qu'*une portion de notre existence*, une manifestation de l'homme dans le temps.

» Le dogme du péché originel a donc son côté vrai et son côté faux. Il est faux que nous supportions personnellement le péché d'Adam ; il est vrai que nous venons tous sur la terre comme dans un enfer, en expiation de nos fautes antérieures. Rappelons-nous que, dans le langage symbolique des mystères, ce monde-ci est un véritable enfer et nous avons démontré en divers passages de nos écrits, depuis 1840, l'infériorité de notre séjour.

» Nous persistons dans tout ce que nous avons écrit au sujet du dogme de la préexistence, du péché originel, dans nos traités philosophiques qui précèdent ces fragments (1).

» Il nous reste à faire connaître, sur ce point, l'opinion d'un philosophe qui a beaucoup de conformité avec la nôtre. Jean Reynaud, notamment dans ses articles ***St. Paul et Origène*** de l'***Encyclopédie nouvelle***, a traité profondément la question. Nous allons en présenter le résumé, en nous servant autant que possible de ses propres expressions.

» Le péché du père, s'écrie Pélage, n'a pu rendre coupables les enfants ; voilà le vrai, car c'est le cri divin de la conscience. Donc les enfants naissent innocents ; voilà l'écart. Pour être innocents du péché de leur père, il ne s'en suit pas que les enfants le soient de celui qu'ils ont pu commettre par eux-mêmes dans les temps antérieurs à leur apparition sur la terre. Or, Jean Reynaud fait voir qu'en naissant l'âme est déjà visiblement déformée. Donc l'homme a déjà vécu, et dans cette vie précédente il s'est dépravé. Décider autrement serait attribuer à Dieu l'initiative de tous les mauvais penchants qui éclatent dans l'homme dès l'heure où il prend pied sur cette terre. Dès lors on aperçoit du même coup et pourquoi nul n'est ici-bas exempt de misères, et pourquoi ces misères sont si diversement réparties.

» Fussions-nous véritablement sous le coup de la déchéance de notre premier père, que nous y trouvant tous nécessairement au même titre, les effets en seraient les mêmes pour tous, en sorte que l'hypothèse de la chute primitive, donnât-elle l'explication des misères en général, ne suffirait pas pourtant pour rendre compte

(1) Nouveaux fragments philosophiques.

FEUILLETON DE L'AVENIR

DEUX OMBRES
A TRAVERS PARIS

(Suite).

L'EGOÏSTE. — C'est le mal caché derrière un masque; c'est l'hypocrisie soudoyée par le vice pour semer avec un peu d'or la corruption dans le sein des familles. Après avoir accepté toutes les hontes, elle veut les faire partager à d'autres. Ses manières, la dévotion dont elle fait montre, son humilité, tout inspire en elle une confiance aveugle et lui ouvre toutes les portes.... Elle cherche les misères, non pour les soulager, mais pour les désespérer, pour les entraîner dans l'ornière, où elle s'est elle-même traînée.... Veillons, Poète !

UNE DAME VOILÉE, (costume sévère.) Est-ce bien ici que je devais frapper?... (à la jeune fille.) Oui, je le vois : ces deux petits anges... ce métier à dentelles... Vous êtes bien la jeune fille qu'on m'a recommandée, Marie Bernard, n'est-ce pas, mon enfant?

MARIE. — Oui, madame.

LA DAME VOILÉE. — On m'a dit tant de bien de vous que je me suis promis de vous être utile... C'est beau, ce que vous faites pour votre frère et pour votre sœur! Quand d'autres jeunes filles abandonnent ceux qui les aiment pour suivre leurs mauvais penchants, vous vous condamnez aux privations de tous genres pour subvenir aux besoins de votre chère famille... Permettez-moi de vous embrasser, mon enfant !

(Elle lève son voile, et embrasse Marie.)

L'ÉGOÏSTE. — Un baiser de Judas.

MARIE, à part. — C'est étrange! je n'aime pas cette dame ! (haut) Je vous suis reconnaissante de l'intérêt que vous voulez bien me porter, madame. Vous avez sans doute quelque besogne à me confier? elle arrivera bien à propos, car je viens de terminer une dentelle qu'on viendra prendre aujourd'hui, et je ne sais si l'on m'en commandera d'autres.

LE POÈTE, à l'âme de Marie. — Prends garde, Marie ! N'accepte que ce que tu peux faire sans repentir.

LA DAME VOILÉE. — Je ne vous apporte pas de besogne, mais je viens vous annoncer une bonne nouvelle. Un jeune homme riche, un fils de famille vous à rencontrée plusieurs fois ; il vous aime; sa timidité naturelle et peut-être aussi le respect que porte tout homme bien né à la vertu, (car il sait tous vos sacrifices, il connaît votre vie tout entière.) l'a empêché de vous accoster dans la rue... ses intentions sont pures ; il fera votre bonheur, si vous voulez lui permettre de vous aimer... Il vous avait écrit; il a été sur le point de vous envoyer sa lettre; mais l'estime qu'il professe pour vous l'a détourné de ce projet... Il m'a fait la confidence de son amour; il pouvait me l'avouer, car il est pur, et j'ai cru devoir me charger de vous demander si votre cœur n'a pas d'engagements.

LE POÈTE. — Les songes de tes nuits n'ont-ils pas assez de bonheurs pour te faire oublier les fatigues de la veille ?

MARIE, montrant son frère et sa sœur. — Oh ! il en a de bien doux !... Voyez ces chers petits êtres dont les sourires sont autant de caresses, dont les fraîches et naïves causeries me font oublier les heures, qui sans eux me sembleraient si lourdes et si longues. (à part.) Et d'ailleurs où trouverais-je celui que je vois dans mes rêves de la nuit? Qui saurait, comme lui, me dire de bonnes paroles, me montrer dans l'avenir des jours pleins de promesses? Oh! non, je n'aimerai que lui, je le sens. Le verrai-je?... Est-il de ce monde, où je n'ai vu personne qui lui ressemblât ?

LA DAME VOILÉE. — Il se chargera de leur bonheur... Voyez ce portrait; c'est le sien. N'y a-t-il pas dans ce beau front rêveur, dans ce regard si doux et si profond, un charme inexprimable. Oh! vous l'aimerez, je le vois : vous êtes émue.

MARIE. — Oui, je l'aimerais, si je savais qu'il me fût permis d'espérer en lui. (à part.) C'est lui que je vois dans mes songes de la nuit, c'est lui qui me dit : Sois sage, enfant ; l'approbation de ta conscience te donnera plus de vraies joies que les plaisirs menteurs de ce monde.

HONORÉ BENOIST.

(La suite au prochain numéro)

de leur distribution. Mais si, au contraire, notre culpabilité est personnelle, elle est naturellement différente pour chacun, et par suite les peines qui lui correspondent ne peuvent manquer de différer aussi. Ce n'est point parce que nous sommes les enfants d'Adam que nous nous trouvons dépravés et misérables comme lui, c'est parce que nous nous étions dépravés comme lui et dignes par conséquent d'être misérables comme lui que nous sommes devenus ses enfants. Mais si, tout coupables que nous sommes en naissant, la justice de Dieu ne nous applique pour châtiment que la terre, quelque coupables que nous soyons en mourant, elle ne saurait nous infliger l'enfer; car notre culpabilité étant de même ordre au départ qu'à l'arrivée, ne peut nous mériter, à la deuxième porte, des peines absolument différentes de celles qui nous attendaient à la première. Ainsi la vérité de la préexistence fournit un témoignage invincible contre la folie de l'enfer. Jean Reynaud insiste comme nous sur l'état perpétuellement relatif du péché, qui peut toujours être expié par le repentir.

» L'ordre de la terre restant lié dans toutes les directions à celui de l'univers, le problème, qui, lorsqu'on prétendait l'attaquer sans s'élever à une contemplation plus haute que celle de ce petit coin de monde, n'avait de solution que par l'injustice pour une partie, et par la fatalité pour l'autre, s'explique, et dans toute son étendue à la fois, d'une manière conforme à la liberté de l'homme et à la justice de Dieu. Il est aisé de voir, en effet, que comme la terre doit être embrassée de telle manière par le reste de la création, que le tout ensemble ne fasse qu'un, si l'on se met à la considérer tout à fait isolément, on doit nécessairement tomber dans l'impossibilité de découvrir ses lois. Aussi, remarque-t-on que tout est subverti et bouleversé par suite de la fausseté de ce point de vue : ce qui est ordre, devient désordre ; ce qui est justice, injustice ; ce qui est liberté, fatalité ; et dans leur trouble les Esprits remontant du genre humain, convaincu d'iniquité, à la Providence condamnable aussi en apparence sur le même chef, tout se trouve atteint, comme je le disais tout à l'heure, et les lois et la religion. Mais, au contraire, moyennant le respect des liaisons de la terre avec l'univers, tout se calme en même temps que tout se régularise. En quelque condition de naissance qu'il se voie placé, infirme, difforme, pauvre, esclave, abandonné, dénué de toute faculté brillante, travaillé par tous les mauvais instincts et tous les vices, l'homme comprend dès lors qu'il n'est point la victime d'une infortune imméritée, et cesse de faire injure à Dieu comme à lui-même, en s'exaspérant contre sa destinée. Le spectacle des destinées meilleures, loin d'entretenir dans son cœur une source de jalousie et de haine, y nourrit au contraire l'émulation et l'espérance..... »

« Le dogme des vies successives, non moins antique et non moins vénérable que le dogme de la préexistence, a pourtant présenté une cause de répulsion générale, pour avoir presque constamment été mêlé aux erreurs de la métempsycose. »

Débarrassé des erreurs d'une conception incertaine, le principe de la Réincarnation reste debout sur les ruines de toutes les métempsycoses, de Pythagore à Pierre Leroux, du Rig-Véda aux Triades Bardiques. Il importe peu que, des temps anciens aux temps modernes, ce principe n'ait été entrevu que d'une manière confuse, pourvu qu'il ait été entrevu. Or cette idée de la préexistence et de la Réincarnation a transmigré et s'est perpétuée d'âge en âge à travers toutes les autres traditions ; elle s'est infusée dans le sang des races et a survécu à la chute des religions, des empires et des nationalités : c'est qu'il y avait en elle une vitalité réelle. Ce n'est que lentement et graduellement que cette idée s'est élucidée et débarrassée des langes qui l'obscurcissaient pour venir aboutir aujourd'hui à une quasi certitude.

La loi de croissance et de transformation à laquelle tout est soumis ici-bas, et qui n'est autre que la loi immuable du progrès, s'applique aux doctrines comme aux hommes.

« Selon Lessing, le genre humain est un être collectif dont Dieu fait l'éducation. Cette idée est vraie, ajoute Pezzani (1) ; la révélation, pour être comprise, a dû correspondre aux progrès de l'humanité. Enseigne-t-on à l'enfant les hautes sciences physiques et mathématiques, et ne commence-t-on pas au contraire par les sciences de la plus simple observation ? Dites à l'enfant : Sois sage pour éviter l'enfer et gagner le paradis, il ne vous comprendra pas. Dites-lui que s'il est sage il aura des jouets et des gourmandises, il comprendra et obéira. On peut à l'adolescent parler de l'immortalité de l'âme ; mais il n'est pas besoin de scruter longtemps avec lui cette idée. L'adolescent n'est pas assez près de la mort pour y trop songer et en avoir peur. C'est à l'homme mûr, que les ruines du passé entourent déjà et épouvantent, qu'il convient de développer ce dogme en insistant sur ses modes et ses conditions. Or, ce qui est vrai pour un homme est vrai pour le genre humain. L'individu est le représentant de l'humanité. Si l'homme est *élevé* par la société, la société est *élevée* par Dieu. Le mot *élever* a une signification profonde. L'éducation consiste précisément dans l'élévation à une initiation de plus en plus supérieure. »

(1) Nouveau système philosophique.

Il faut donc déduire de ces prolégomènes que nul ne peut se vanter de connaître la vérité absolue. Insensé le pontife, insensé le philosophe qui oserait prétendre désormais connaître et enseigner toute la vérité. La vérité est une et multiple en même temps ; elle ne se dégage que peu à peu, et il lui faut le concours de plusieurs générations pour se montrer sous une nouvelle face et donner plus qu'elle n'a donné jusqu'alors. Imparfaits sont les hommes : ceci est démontré ; donc nous n'avons qu'une vérité imparfaite, c'est-à-dire en rapport avec notre état moral, spirituel et scientifique ; mais nous sommes essentiellement perfectibles, c'est pourquoi, lorsque nous avons atteint un degré supérieur, il nous est donné de percevoir mieux la vérité qu'auparavant. C'est là, ce me semble, une raison suffisante pour nous engager à travailler sans relâche à notre propre perfectionnement.

Cette prescience de la Réincarnation, que nous retrouvons à toutes les périodes de la vie humaine, chez les Indiens, les Egyptiens, les Grecs, les Gaulois, les Romains et plus tard chez les peuplades du Nouveau-Monde, a certainement eu sa raison d'être. Certaines idées, tout en restant encore dans le domaine de l'hypothèse et de la théorie, n'en sont pas moins démontrées pour nous; l'aréonatation, l'éclairage électrique, tout irrésolus qu'ils sont encore, se réaliseront incontestablement un jour : ce sont des théorèmes latents auxquels il ne manque qu'un Newton. Leur application définitive, pour être provisoirement retardée, ne saurait être niée que par les imbéciles et les sots. Avant de découvrir l'Amérique, Christophe Colomb était convaincu de son existence, et malgré les dénégations des savants de l'époque et les assertions d'une science imparfaite, il affirmait hardiment l'existence d'un pays que nul n'avait vu ni connu, et que la tradition historique n'avait jamais mentionné, et seul, il eut raison contre tous. Eh bien ! ma cousine, cette prescience de la préexistence et de la Réincarnation, si peu prouvées qu'aient été celles-ci jusqu'au temps présent, me semble une preuve invincible de l'existence de cette double condition de l'état réel des âmes ; mais aujourd'hui qu'il nous est permis de constater, de palper pour ainsi dire, l'existence, la réalité de ces deux grandes lois humaines, nous pouvons enfin rendre un juste hommage aux grands hommes de génie qui les avaient pressenties.

« Il n'est pas plus surprenant de naitre deux fois qu'une ; tout est résurrection dans le monde, » — dit Voltaire dans *la Princesse de Babylone*.

Concluons que l'autorité d'une doctrine qui compte parmi ses précurseurs : Zoroastre, Pythagore, Platon, Aristote, Socrate, Plotin, Porphyre, Empédocle, Boudha, Cicéron, Plutarque, Christ, Apollonius de Thyanes, Origène, saint Jean l'Évangéliste, Pappias, Jamblique, Philostrate, le Barde Taliésin, Merlin, Jacob Boehm, Swedemborg, saint Martin, Pasqualis; et parmi les modernes : Voltaire, Saint-Simon, Charles Fourrier, Fichte, Lessing, Frédéric Schlégel, Ballanche, Jean Reynaud, Delormel, docteur Plisson, André Pezzani, Pierre Leroux, Henry Martin, Alfred Dumesnil, Louis Jourdan, Delphine de Girardin, Alphonse Esquiros, Charles Bonnet, Mgr. de Montal, Maxime Du Camp, Victor Hugo, Vacquerie, Victorien Sardou, Camille Flammarion, Adolphe Pictet de Brotonne, le président Jaubert et tant d'autres, peut braver la controverse. Les nuances qui peuvent diviser tous ces penseurs m'importent peu ; ils sont tous d'accord sur le principe : voilà l'essentiel. Que Pierre Leroux prétende que nous nous réincarnons indéfiniment attachés au même globe planétaire, et que Pezzani prétende au contraire que nous ne nous y réincarnons que pour atteindre à un *summum* de perfection donné : je ne me préoccupe nullement de cette dissidence sur un fait accepté par l'un et l'autre ; je constate le fait et voilà tout. Aussi, lorsque le Christophe Colomb de cette grande idée, Allan Kardec, vient m'inviter à le suivre à la conquête de ce nouveau monde dont j'ai aussi la prescience en moi, je n'hésite plus, sûr d'aborder au solide continent de la prochaine sphère.

« Dieu a fait toutes les âmes libres, dit encore Pezzani (1), pour qu'elles pussent choisir et mériter. Il a voulu qu'elles s'élevassent peu à peu jusqu'à lui en passant par des épreuves successives. Ces épreuves sont subies de monde en monde, et ne sont point bornées à la terre. Les autres globes sont habitées par des êtres qui ont vécu leur vie sous le soleil et n'ont point obtenu de suite le séjour des grands cieux. Bien peu d'entre les hommes méritent, en quittant la terre, la palme divine du bienheureux; cette félicité n'appartient qu'à ceux appelés dans le langage humain du nom de Saints et de Martyrs; — non parce qu'ils ont été canonisés, mais parce qu'ils ont réellement mérité la palme. — D'abord étroitement emprisonnés dans les liens matériels, l'âme prend en s'élevant une forme plus pure et plus éthérée à chaque transformation nouvelle. Les mondes divers, destinés tour-à-tour à l'habitation des âmes, sont comme les degrés souvent nombreux d'une échelle qui a pour base le lieu de la Création et pour sommet l'Infini !

» Dans la nature rien ne meurt, tout se transforme, le phénix renaissant de ses cendres est le mythe universel de la création. »

Méditez ces pages, chère cousine, et dites-moi si vous pouvez trouver ailleurs une explication plus logique de notre position et de notre passage sur la terre.

Bien à vous.

ALIS D'AMBEL.

VAINS EFFORTS DU RATIONALISME.

Le rationalisme pur, combattu et vaincu définitivement par l'école du Spiritisme divin, fait entendre son chant de mort. Voici ce qu'il bégaie contre nos doctrines, en nous accusant de superstition. Il compare, contre toute vérité, nos opinions véridiques au positivisme matérialiste. Nous allons mettre en regard l'attaque tirée du *Déiste rationnel*, octobre 1864, puis notre triomphante réponse, plus courte qu'elle.

« Quant au Spiritisme, c'est de l'école superstitieuse qu'il relève ; ce qui caractérise cette école et lui, c'est qu'ils n'essaient pas de résoudre par le travail de la pensée les grands problèmes qui les préoccupent ; c'est qu'ils attendent dans l'inertie que le savoir vienne des oracles qu'ils consultent, des révélations miraculeuses, des intelligences placées au-dessus et en dehors de l'humanité ; c'est qu'ils oublient le précepte : Cherchez et vous trouverez.

» Les hommes s'égarent inévitablement quand ils s'engagent dans l'une ou l'autre de ces routes. Ils tombent d'un côté dans un doute systématique équivalant à une dénégation ; de l'autre, c'est encore le doute qu'ils rencontrent, n'ayant aucun moyen pour se reconnaître au milieu des révélations multipliées, contradictoires, qui se présentent : révélations qui sanctionnent tout, depuis les croyances les plus abjectes du moyen-âge, sorciers, loups-garous et sabbat, jusqu'au voltairianisme en passant par le luthéranisme, par le catholicisme, par le jésuitisme, y compris l'Immaculée-Conception.

» Il appartient à l'école rationnelle, placée à l'opposite des écoles irrationnelles, et non pas entre elles, de

(1) Rêve d'Antonio.

maintenir contre elles, debout, le drapeau de la Raison. Il lui appartient de faire comprendre :

» Que Dieu n'a pas des privilégiés à l'oreille desquels il parlerait ; que, pour s'élever aux vérités de tous les ordres, les êtres qu'il a faits à son image dans tous les univers n'ont qu'une seule méthode à suivre : employer leur raison, reflet de la raison suprême. »

Tous ces beaux raisonnements sont signés par *Hippolyte Renaud* de Metz.

Il ne leur manque que la vérité.

C'est de la logique à rebours.

Que nos adversaires, au lieu de parler sans les connaître de nos doctrines, lisent depuis les ouvrages éminents d'Allan-Kardec jusqu'à ceux de notre plus humble soldat, ils verront que les Esprits ne sont que des auxiliaires donnés par Dieu à notre époque, à l'humanité qui s'égarait ; ils liront, dans tous nos recueils sans exception, les refus des voix du ciel de répondre à toutes les questions, par ce motif exprimé jusqu'à satiété que nous devons travailler nous-mêmes ; que les Esprits peuvent bien nous conseiller, mais que nous devons surtout avoir foi en notre intelligence et amener les progrès par nos mérites.

Nous défions qui que ce soit de nous citer un différent langage.

Tous les écrivains spirites, sans qu'une seule voix fasse discordance, en appellent au critérium rationnel, seule base humaine de la certitude.

Mais, à la vérité, ils ne considèrent pas la raison de l'homme comme isolée et séparée de l'influx divin et spirituel.

De deux choses l'une : ou nos adversaires parlent de nous sans avoir lu attentivement une seule de nos publications, alors ils sont ignorants ; ou bien ils en parlent après nous avoir lus et compris, dans ce cas la charité nous fait un devoir de taire ce que nous pensons d'eux.

ANDRÉ PEZZANI.

LA LUMIÈRE DU SPIRITISME.

Le Spiritisme éclaire tout, il est la synthèse de toutes les sciences, de toutes les révélations, de toutes les religions ; il a vaincu le matérialisme par des faits palpables et sensibles, l'athéisme par les preuves qu'il a fournies des agents spirituels, le fanatisme en expliquant le merveilleux et le faisant comprendre ; il a écrasé l'intolérance en faisant briller la charité, mais il combat aussi les rationalistes purs qui s'intitulent positivistes.

Une sotte querelle s'était élevée (que de papier noirci pour elle !), les uns prétendaient que la raison de l'homme, seule et isolée, pouvait s'élever à toute vérité. Les autres répliquaient qu'elle ne pouvait rien sans la révélation de Dieu. Ils se battaient ainsi pour des fantômes, ou, comme don Quichotte, contre des moulins à vent.

Prenons en effet l'âme humaine à son origine première et la plus antique, dans les mondes primitifs. Puisqu'elle ne s'est pas développée et qu'elle ébauche sa vie, il est évident d'abord, de par le Spiritisme, qu'elle ne peut faire un pas sans être guidée par des Esprits ses supérieurs ; Mais ces Esprits, eux-mêmes, où puisent-ils leur science ? Dans leur expérience antérieure et dans leur raison enseignée.

Considère-t-on l'âme humaine vivant la vie terrestre, et aux mondes d'épreuves ? La raison dont elle est pourvue dérive, soit de ses existences antérieures, soit de ses erraticités, et dans un lieu aussi bien que dans l'autre, elle a eu pour instituteurs Dieu et ses Esprits.

Dieu fait l'éducation de chaque individu, comme de chaque humanité, depuis leur point de départ jusqu'à leur terme indéfini et perfectionnable sans fin. Une raison seule, isolée, sans tradition, sans enseignement, sans rapport avec les révélations divines ou spirituelles, est donc une vraie chimère, elle est pareille à l'hypogryphe ou à l'hydre de Lerne. Le plus pur rationalisme sans Dieu et les Esprits est donc une absurdité impossible. Voilà comment, au moyen du Spiritisme, disparaissent toutes les questions oiseuses et tous les malentendus.

Le pur rationalisme, on sait ce que c'est ; nous lui ôtons son masque : c'est l'*égoïsme* dans la vie privée, puisqu'il consiste à se parquer dans sa raison seule et sans rapports. En politique, et dans l'ordre social, il a nom *individualisme*. Le Spiritisme, dans les relations privées s'appelle *charité et amour*, dans l'ordre social et politique, il se nomme *solidarité* de tous pour chacun, et de chacun pour tous. Il est donc, sur tous les points qui importent à l'homme, la révélation des révélations, la lumière des lumières, il explique tous les problèmes et met chaque chose à sa place ; c'est en un mot l'étoile de l'avenir.

A. DE MONTNEUF.

CORRESPONDANCE SPIRITE

Valence, le 10 novembre 1864.

Monsieur,

1° Qu'entendez-vous par purs Esprits et béatitude céleste ? — D'après ce que j'ai pu comprendre dans les différents ouvrages que j'ai lus sur le Spiritisme, — après des épreuves plus ou moins prolongées, l'âme humaine parviendrait à se dépouiller complétement de toute enveloppe et de toute influence matérielle, et, devenue ainsi pur Esprit, atteindrait le but suprême qu'elle doit se proposer, et jouirait désormais d'un bonheur complet et sans mélange, ce qui se traduit par béatitude céleste.

Quant à moi, voici, sur ce point, ce qui m'a été, ou plutôt ce que je suppose m'avoir été dicté par un Esprit, qui s'est dit mon Esprit protecteur, sous le nom de saint Antoine de Padoue :

« Comme tout ce qui a été et qui est encore créé, l'âme humaine commence son existence à l'état simple et rudimentaire et se développe successivement d'une manière plus ou moins rapide, suivant les efforts qu'elle fait pour se rapprocher du type idéal, de l'être parfait, c'est-à-dire de Dieu ; plus elle avance dans cette voie, — plus ses jouissances sont grandes et ses déceptions amoindries ; — mais il ne lui sera jamais possible d'atteindre à la perfection de Dieu et, par conséquent, au bonheur suprême, invariable et sans mélange ; — et, c'est là ce qui rend *nécessaire* l'immortalité de l'âme, et explique la conservation éternelle de chaque individualité spirituelle. — A quelque degré de pureté qu'arrive la créature, elle verra toujours loin, bien loin devant elle la perfection du Créateur ; — quoique le chemin en devienne de moins en moins pénible, elle entendra toujours une voix qui lui dira : Marche, marche ! »

« 2° Qu'ont revélé les Esprits sur la *divinité* de Jésus-Christ ? J'ai cherché vainement dans les œuvres d'Allan Kardec quelque chose de précis sur ce point : — Philaléthès annonce dans *la Vérité de Lyon*, qu'il va s'en occuper dans le prochain numéro, mais cette question est trop importante pour ne pas être examinée à fond et par tous les spirites sérieux. — Pour moi, la communication qui m'a été faite était trop conforme à mes idées antérieures pour m'inspirer pleine confiance. Je ne puis croire à l'existance d'un mystère dont ma raison ne comprend pas la nécessité. Avec le système catholique, le péché originel explique un peu le besoin du mystère de la rédemption : mais avec le système spirite, beaucoup plus conforme à la justice de Dieu, — la raison se refuse à admettre la nécessité pour celui-ci de s'incarner. — Conformément à cette pensée, — il m'a été dit que le Christ était seulement un pur Esprit, un des *premiers nés*, arrivé à un état de perfection le rapprochant de la divinité, — mais qu'il n'était pas Dieu. — S'il vous est permis de me faire connaître votre sentiment sur cette question, je vous en serai très-reconnaissant, — sauf, si vous le désirez, à garder pour moi seul ce que vous voudrez bien me révéler.

Recevez, monsieur. l'assurance de mon affectueuse considération.

J. MALENS, avocat.

Ma réponse est implicitement contenue dans les solutions qui vous ont été données.

A. D'A.

Bordeaux, le 15 Novembre 1864.

Cher Monsieur d'Ambel,

En lisant, dans l'*Avenir* du 10 courant, la lettre de votre honorable collaborateur, M. Honoré Benoist, au sujet des frères Davenport, je me suis rappelé une réflexion de mon mari que je prends la liberté de vous soumettre :

Il y a quelque temps déjà, lors des premières publications concernant ces jeunes gens, un antagoniste du Spiritisme disait à la maison, que, prit-on au sérieux les données spirites, on ne pouvait pas admettre que les âmes des morts consentissent à se donner en spectacle à tant la stalle. Il s'appuyait même sur le Livre des Médiums pour prouver que les médiums intéressés devaient être considérés comme des fourbes, surtout par les spirites. A ceci mon mari répondit : Du moment où vous admettez la possibilité des manifestations spirites, vous devez admettre également, ainsi que le démontre la doctrine, que les Esprits qui se manifestent sont pour la plupart imbus encore des idées, des habitudes qu'ils avaient lors de leur dernière incarnation : Or, qui vous dit que les frères Davenport ne sont pas en rapport avec des Esprits venant d'être bateleurs, prestidigitateurs ; habitués à exhiber en public et moyennant rétribution, leur talent et leur adresse, et enchantés par conséquent de provoquer encore l'étonnement et l'admiration parmi les hommes. Il n'y aurait donc rien de plus étonnant à ce que ces Esprits se plussent dans ces manifestations, et se fussent emparés de ces deux médiums dont les aptitudes physiques leur permettent de les produire, que d'entendre des Esprits dire qu'ils fréquentent les hôtels où se font de bons repas, parce qu'ils avaient été gastronomes, qu'ils assistent aux représentations d'opéras qu'ils avaient aimés de leur vivant, etc., etc.

Bien que ne concluant rien ni pour ni contre les médiums qui font tant de bruit, et contre lesquels j'éprouve personnellement les mêmes préventions que M. Benoist, il me semble que cette explication de mon mari est assez rationnelle pour faire comprendre une médianimité véritable et constante, quoique intéressée.

Après cela, tout n'a-t-il pas un but providentiel que nous ne sommes pas toujours aptes à saisir, et ces jeunes gens qui n'ont peut-être pas les moyens de se consacrer gratis à la propagation du Spiritisme, ne sont-ils pas appelés à forcer toutes les classes de la société à sonder ces *mystères* dont on regarde à peine la superficie, et conduire les incrédules de toute espèce à reconnaître que Robert-Houdin, Manicardi, Robin et autres, quelque science qu'ils aient, sont incapables de reproduire les mêmes faits.

Quant à la communication des Esprits qui accourent au premier appel, le Livre des Esprits répond à cette objection. Ne nous dit-il pas que, lorsqu'un Esprit évoqué ne peut se rendre auprès du médium, il est remplacé par un bon Esprit qui prend souvent son nom et répond comme il le ferait, si les intentions du médium sont bonnes ; ou par un Esprit léger, même mauvais, si le médium n'est pas assez profondément convaincu de la gravité de sa mission ? Je ne saurais citer le chapitre où cela se trouve, n'ayant pas la mémoire très-exacte, mais je suis certaine d'avoir lu cette explication.

Veuillez, Monsieur et cher frère, m'excuser d'interrompre vos travaux, pour vous communiquer une observation que vous avez sans doute faite depuis longtemps ; mais

vous le savez, les femmes sont si bavardes ; on le dit du moins.

Votre toute dévouée.

ÉMILIE COLLIGNON.

Je ne puis que remercier notre aimable correspondant d'avoir répondu aux objections de notre collaborateur; nous comptons toujours sur son dévoué concours.

A. D'A.

Douai, 13 novembre 1864.

Monsieur et cher Directeur,

Le dernier numéro de l'*Avenir* que je reçois, annonce que vous répondrez prochainement aux questions et objections que vous signale un de vos collaborateurs, M. Honoré Benoist. Permettez à un frère, spirite par intuition depuis bien longtemps, de fait depuis trois ans, et qui s'efforce de l'être dans toutes ses actions comme il l'est dans ses croyances, de vous signaler une erreur, que je considère même comme un danger pour le Spiritisme, et qui est écrite dans la lettre que vous publiez, si elle n'est pas pensée, comme j'en suis convaincu d'avance: c'est d'appeler, de désigner la doctrine spirite comme une *religion naissante*, une *religion nouvelle*; de là à la désignation de *secte* donnée au Spiritisme, il n'y a qu'un pas, lui qui est la fusion de toutes les sectes, la puissance qui doit faire oublier jusqu'au nom de secte, créé par l'ignorance et l'orgueil. Non, mille fois non ; le Spiritisme n'est point une religion nouvelle, car elle est aussi ancienne que celui qui, dans sa courte, mais toute puissante apparition sur notre globe, dit, sur tous les tons et de toutes les manières : *Hors la charité, point de salut* ! cette admirable devise que nous relevons aujourd'hui avec la ferme croyance qu'elle ne sera plus étouffée par celle apocryphe : *Hors l'église, point de salut*, habilement substituée à celle de notre grand et admirable Maître.

Un autre inconvénient, pour ne pas dire danger, pour la propagation du Spiritisme, c'est que, le désignant comme *nouvelle religion*, bien des Esprits timorés s'en éloigneront ou auront peur de l'examiner, et que nos adversaires seront les premiers à se faire une arme de cette désignation employée par nous. Non ! le Spiritisme est la religion léguée aux hommes par le Christ, épurée de toutes les erreurs que leur orgueil ou leur ignorance y ont introduite.

Veuillez excuser, cher rédacteur, cette réflexion que vous accueillerez, je l'espère, avec le même sentiment que celui qui me fait vous l'adresser, avec l'espoir que si elle vous paraît juste, un jour vous consacrerez quelques lignes pour demontrer cette vérité que le Spiritisme est loin d'être une religion nouvelle, mais l'essence même des principes sublimes que le Christ a légué aux hommes, pressentis par Socrate et Platon, etc., etc., car il n'est rien venu détruire, mais épurer la loi mosaïque, comme aujourd'hui le Spiritisme celle du christianisme. — Mille excuses de vous avoir un instant détourné de vos importantes études, vous priant d'agréer l'expression de mes sentiments fraternels.

E. M.

Paris, le 20 novembre 1864.

Cher directeur,

« *Du choc des opinions jaillit une étincelle.* »

Je ne sais si ma citation est textuelle, peu importe ! la pensée est rendue, c'est l'essentiel. Sans discussions, la lumière se fait plus lentement, et je n'ai d'autre but, en discutant avec vous et les collaborateurs de l'*Avenir*, mes aînés et mes maîtres, que de nous aider mutuellement à élucider des questions de doctrine qui ont besoin d'être mises en lumière.

Peut-être, en raison des questions abordées par M. Pezzani, empiéterai-je sur le terrain de l'avenir : je m'étais proposé de vous demander l'hospitalité pour une série d'articles qui ne devaient paraître qu'en leurs lieu et place ; car, de même que dans la vie humaine, de même que dans la série d'existences parcourues et à parcourir, il y a un point de départ et un point d'arrivée, de même, dans le développement d'une doctrine, l'écrivain doit s'attacher à marquer par des jalons le principe sur lequel il s'appuie et le but auquel il tend.

Ce qui frappe souvent une œuvre de stérilité, c'est le désordre dans lequel elle se présente. Mais n'écrit pas qui veut dans les conditions voulues pour en assurer la durée.

M. André Pezzani admet trois catégories de mondes : « les mondes *d'épreuves*, *de préparation* et *de bonheur*. »

« Les mondes d'épreuves, où la matière domine plus ou moins. »

Sans doute l'Esprit se trouve à l'étroit dans le corps plus ou moins parfait qui lui sert d'interprète, mais est-ce dans cet état d'imperfection que l'épreuve est le plus pénible? Non, il y a entre l'âme et le corps une telle corrélation que l'être sent doubler ses joies ou ses peines, son bien-être ou ses souffrances, selon que son interprète est plus parfait. Nous sentons en raison du progrès qui se fait en nous.

Est-ce la marche vers le bonheur? — Oui, car la faculté de sentir mieux, le bien comme le mal, nous rapproche de Dieu. Chacun des pas faits vers des joies plus appréciables, vers des souffrances plus vives est un fruit de plus cueilli à l'arbre de science ; mais si le monde d'épreuves n'est pas en même temps le monde de préparation, nous retombons immédiatement dans le purgatoire du catholicisme, et je ne puis l'admettre (1).

Sommes-nous soumis aux épreuves? — Inutile de le demander : tous nous avons des moments pénibles à traverser, de rudes sentiers à gravir pour atteindre à l'une des joies de ce monde, et bien des existences encore, nous trouverons dans les chemins de la vie plus d'épines à arracher que de fleurs à cueillir.

Les Esprits supérieurs, au sortir de cette existence, peuvent-ils être entrés déjà dans un monde de préparation?... Notre pauvre globe est si imparfait, la science qu'en ont les plus grands savants, les plus profonds penseurs est si loin de la science qu'il est donné à l'humanité d'y acquérir, qu'il n'est pas possible de croire leur séjour au milieu de nous terminé... Jusqu'à ce qu'il nous soit accordé de voir un incarné possédant la science de tout ce que notre seul globe renferme de mystères, et nous ne pouvons dire encore qu'un seul homme se soit présenté dans ces conditions, car nous n'en serions plus à ignorer les lois naturelles qui président à la naissance d'un brin d'herbe, jusqu'à ce que nous puissions dire d'une individualité humaine : ce monde n'avait plus de secrets pour elle : n'ayant plus rien à y apprendre, elle s'est envolée vers des sphères supérieures pour y acquérir d'autres connaissances, nous ne verrons se lever l'aurore d'un monde de préparation que derrière les brumes d'une série incalculable de siècles.

Quelque science de notre monde qu'aient eue les grandes personnalités des Moïse, des Jérémie, des Évangélistes, des Socrate, des Platon, etc., et du Christ lui-même, elles n'en connaissaient que les vérités connues en leur temps; elles ont pu reparaître parmi nous à différentes époques pour s'instruire encore, pour faire leur profit des découvertes de tous les âges et des vérités mises à nu par la nature ; mais elles ignoraient bien des choses, autrement elles nous eussent laissé des données certaines sur tout ce qui était resté caché aux yeux des Esprits inférieurs. Emportant avec elles des notions exactes de notre monde, la science complète de tout ce qui s'y meut, de tout ce qui peut y prendre naissance, et des causes, des lois en vertu desquelles se produisent et doivent se produire tous les phénomènes possibles, elles nous eussent légué l'acquit de leurs connaissances, pour que nous fussions à même de faire des pas plus rapides et plus sûrs vers le progrès éternel.

La science n'est pas égoïste ; elle répand autour d'elle tous les rayons de lumière qui l'ont frappée ; elle n'absorbe point, elle réfracte. Les idées que nous pouvons concevoir, nous nous hâtons de les communiquer ; nous ne voulons rien pour nous seuls, et ne sommes avares que de nos peines, de nos douleurs : le partage de ces choses-là ne s'offre point... quand on s'est proposé de travailler au bonheur de ses semblables.

Bonheur relatif !

Car le bonheur final?... Il est loin, bien loin de nous ! Pour l'âme aimante et bonne, il ne peut exister à la vue d'une souffrance, et, avant d'être heureux, que de pauvres gens à voir se tordre longtemps encore dans les angoisses d'existences misérables?...

Le bonheur?... Dieu lui-même peut-il se dire heureux en présence de son œuvre encore imparfaite? Serez-vous donc moins aimant qu'aujourd'hui, vous élu, vous arrivé, vous, solidaire des actes de l'humanité tout entière, s'il vous est possible de vous dire : — Tel qui traîne encore une lourde chaîne arrivera un jour; il souffre ! qu'importe ! puisqu'il doit aboutir au bonheur. — Vous direz-vous cela sans affliction?... Non, vous souffrirez du malheur de vos frères restés en arrière sur la douloureuse arène d'une vie d'épreuves, et le bonheur ne sera possible pour vous que lorsqu'il sera possible pour tous.

Le bonheur?... Oh ! je le vois bien grand, car je le vois derrière les apaisements de toutes les colères, de toutes les haines, sous l'étendard sacré de toutes les affections, de toutes les sympathies, comme suprême récompense des sciences acquises, de la connaissance de toutes les vérités éternelles, et de plus.... dans la réunion de deux âmes créées l'une pour l'autre, qui, après s'être cherchées à travers les existences, se perdant de vue dans l'une pour se retrouver dans l'autre, et être arrivées à l'état de perfection possible, se confondent ensemble dans les saintes effusions d'une reconnaissance et d'un amour infinis.

Oui, cher Directeur, oui, chers collaborateurs, qui voulez bien mettre à la disposition de mon ignorance les lumières que vous avez acquises, je reconnais aussi dans tout mon être l'influence d'êtres aimés, d'âmes chères, planant autour de moi pour me soutenir aux jours de défaillance, et semer en mon cœur des pensées d'amour et de fraternité. Oui j'entends des voix qui me disent: Courage, ami ! ce que tu fais te sera compté.

Cette intervention des Esprits dans les affaires de notre vie, je la comprends, je la reconnais. A la pensée d'une mère vénérée, d'un frère chéri, à jamais regrettés en ce monde, je craindrais de commettre une action condamnable. Ce souvenir, cette mémoire adorée, c'est l'œil de Dieu qui veille sur moi.

Mais dois-je nier les facultés que l'Être Suprême a mises en moi, et compter pour rien la raison qu'il m'a départie? Ce serait lui faire injure. La raison nous a été donnée à tous, afin qu'il nous fût possible de discerner le bien du mal, et de distinguer les voies qui conduisent à l'un et à l'autre. A nous l'initiative de nos actes! aux Esprits, aux âmes des êtres qui nous ont été chers, l'approbation ou la désapprobation ! à eux cette voix qui crie au fond de la conscience : Ceci est bien ! cela est mal ! Mais que nous n'agissions que d'après leurs conseils?... non, nous ne pourrions l'admettre qu'en niant la liberté, et en érigeant la fatalité en maîtresse souveraine de nos actes et, partant, de nos destinées.

Sans doute nous subissons l'influence heureuse ou funeste de leurs avis secrets, sans doute la pensée d'une bonne action peut nous être inspirée par la voix intime d'une âme aimée, et celle d'une faute par un Esprit ennemi et malfaisant, mais c'est notre raison qui nous dit alors : Ici est le bien ! là est le mal !

HONORÉ BENOIST.

(1) Cher M. Benoist, ici je me sépare de vous.

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

Approche de la Réincarnation.

MÉDIUM : Mme COSTEL.

Je vais t'initier autant que je le pourrai à ce grand œuvre de la Réincarnation. J'en ressens les prémisses, et je ne puis comparer mon agitation qu'à celle des oiseaux qui se préparent à leur migration : comme eux je suis entraîné par une sorte d'instinct ; mais plus qu'eux, je sais prévoir et craindre. Si le souvenir de mes fautes passées m'ôte la confiance, la bonté de Dieu ranime mon espoir. Je vois des Esprits qui ont végété comme moi, s'élancer radieux vers les sphères supérieures et encourager par leur exemple les pauvres êtres faibles et impuissants ; ils nous montrent leurs flancs déchirés encore des plaies de la vie et nous exhortent à nous régénérer dans le bain de la souffrance d'où leurs âmes sont sorties purifiées.

Il y a dans le monde des Esprits, comme dans celui des humains, une tourbe d'Esprits faibles, indociles, irréfléchis, qui végètent et ne sont guère plus avancés que les humains les plus ignorants ; la mort ne leur apprend pas plus que ne leur a enseigné la vie ; ils errent sans but ; ils gémissent et se plaignent sans faire aucun retour sur eux-mêmes ; la vue des Esprits supérieurs n'excite en eux qu'une basse envie ; au lieu de s'élever vers le ciel, leurs regards s'abaissent vers le monde qu'ils ont quitté et dont ils regrettent les joies grossières et les trompeuses agitations.

Les enseignements ne manquent pourtant pas à ces Esprits qui sont au monde invisible ce que les idiots, les sots, les méchants sont au vôtre. Le Livre divin leur est ouvert comme à tous ; ils peuvent y lire ; mais, ils ont si peu avancé dans le cours de leurs incarnations, que leur obscur entendement se refuse encore à la lumière ; leurs prunelles allanguies, comme celles des oiseaux de nuit, ne peuvent supporter l'éclat du jour. Pourtant, de temps à autre, ils sont frappés par la conscience de leur infirmité et s'efforcent d'y échapper, surtout quand le moment de la Réincarnation approche ; ils sentent confusément qu'une vie de luttes va recommencer pour eux et qu'ils doivent s'y préparer ; ils frémissent de craintes et de désirs et rassemblent en un instant les faibles connaissances recueillies pendant le cours de leurs vies précédentes.

Avant d'être lancés dans la voie rude, nous sommes tous avertis que nous revêtirons un jour la robe nuptiale, et que nous nous approcherons aussi de Notre Père, qui nous recevra comme des enfants chéris.

Cet instinct de l'éternité et du perfectionnement nous suivra sans doute dans la vie et nous soutiendra contre ses défaillances.

NOVEL.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.